

Etats-Unis : les critiques cherchent à comprendre pourquoi le livre a eu un tel accueil en France

LE MONDE DES LIVRES | 02.04.09 | 10h16 • Mis à jour le 02.04.09 | 10h16

C'est avec ces mots assassins que, en février, la journaliste Michiko Kakutani - critique littéraire la plus célèbre et la plus redoutée outre-Atlantique - terminait, dans le *New York Times*, sa recension des *Bienveillantes* : "Qu'un tel roman puisse gagner en France deux des plus grands prix littéraires (Goncourt et Grand Prix du roman de l'Académie française) n'est pas seulement un exemple de la perversité occasionnelle des goûts français (...). Nous en sommes arrivés au point où le portrait d'un nazi psychopathe, évoquant avec force détails histrioniques la barbarie des camps, en vient à être acclamé par Le Monde, comme une "époustouflante réussite"."

C'est justement sur la violence d'une partie de la critique qu'a misé Harper, l'éditeur américain des *Kindly Ones*, à qui Andrew Nurnberg, l'agent de Littell, aurait vendu les droits du livre pour 1 million de dollars. Jonathan Burnham, directeur d'Harper, se félicite même de la polémique : "J'ai tout de suite compris que ce serait un phénomène sensationnel dans le monde éditorial !", dit-il.

Les enjeux financiers pour sa maison sont énormes, Harper ayant de surcroît financé une campagne de marketing : 4 000 dossiers de 60 pages, assortis de communiqués de presse sur l'accueil critique en Europe, articles et interviews à l'appui. Les épreuves ont été envoyées à 2 000 journalistes et libraires.

Jonathan Burnham a lui-même appelé les établissements les plus stratégiques. Barnes & Noble a ainsi acheté le livre dans des quantités réservées aux best-sellers, et table sur un succès lié à la polémique. Mais d'autres librairies, comme Powell's Books, ne croient pas à l'engouement du public pour un roman de près de 1 000 pages qui ressemble, selon le directeur des achats, à "une bizarre retranscription des 120 journées de Sodome". Harper devra vendre au moins 75 000 exemplaires pour amortir son avance, et bien plus encore pour justifier ses frais de marketing. Or, à ce jour, la maison ne semble pas disposée à révéler ses chiffres de ventes, et le livre n'apparaît toujours pas, trois semaines après sa parution, sur la liste des 35 meilleures ventes américaines.

"RÉGIONS OBSCURES"

Au fil des semaines, néanmoins, la critique n'a pas été uniformément négative. Bien au contraire. Le livre que Michiko Kakutani décrivait comme "une cascade détestable, délibérément répugnante", a été salué par Michael Korda, ancien directeur de la maison Simon & Schuster, comme le "chef-d'oeuvre d'un génie". Et un jeune professeur de littérature à Harvard, Leland de la Durantaye, parle quant à lui de la "texture littéraire d'un roman dont l'adresse au lecteur, ainsi que de nombreux passages sur la guerre, sont de véritables petits morceaux de bravoure".

La critique la plus magistrale est signée dans la *New York Review of Books* par Daniel Mendelsohn, un helléniste de renom, auteur d'un livre à la fois sobre et poétique sur la perte de six membres de sa famille dans l'est de la Pologne, qu'il qualifie lui-même, non sans humour, d' "*anti-Bienveillantes*" (*Les Disparus*, Flammarion, 2007). A ses yeux, le style de Littell est tout à fait prosaïque, mais sa vraie force réside dans une résonance littéraire profondément française. Littell, dit-il, a tenté ce que Sartre, selon Maurice Blanchot (dont Littell lui-même est un fervent lecteur), a échoué d'accomplir dans *Les Mouches* : écrire "*l'impiété*" dans toute sa violence, s'attaquer à "*nos pudibonderies et à nos idées reçues sur ce qu'un roman sur les nazis est censé être*". Littell chercherait ainsi à incarner - en tant qu'écrivain qui n'a pas lui-même été témoin de la Shoah - cette part obscène du passé, et à rompre avec "*le genre littéraire désormais "commode"*" du roman sur l'Holocauste.

*"L'histoire de Littell est répugnante ?, s'interroge Mendelsohn. Après tout, pourquoi pas." Le problème du public face aux *Bienveillantes*, dit-il, n'est pas tant le traitement de la Shoah dans le cadre d'une fiction baroque et volontairement abjecte, que le malaise suscité par le fait que "l'événement n'est plus entre les mains des personnes à qui c'est arrivé". Ajoutez à cela un narrateur qui est un bourreau et non une victime, comme dans la majorité des livres sur la Shoah, et voici qu'émerge l'histoire d'un "frère humain" transformé en collabo. "Or la honte et la culpabilité, même passives, sont des régions obscures de la psyché française, et peut-être est-ce précisément pour cela que l'oeuvre de Littell retentit en France avec une force qui n'aura pas son égale en Amérique."*

Lila Azam Zanganeh (à New York)

Article paru dans l'édition du 03.04.09